

Une attitude à changer Une journée sans culture est une journée perdue!

Paul-François Sylvestre

Numéro 81, mars 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42342ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Sylvestre, P.-F. (1995). Une attitude à changer : une journée sans culture est une journée perdue! *Liaison*, (81), 5–5.

UNE ATTITUDE À CHANGER

Une journée sans culture est une journée perdue !

Chaque fois qu'on discute de la place de la culture dans notre société, on sort les grands principes, les grandes déclarations. On clame haut et fort que la culture est l'âme de notre société, que les artistes sont les catalyseurs de notre développement. Au fil des ans, on commande des études, on publie des rapports, on adopte des énoncés de politique. On pourrait paver des kilomètres d'autoroute (électronique ?) avec les pages de tous ces documents : Aird, Massey, Saint-Denis, Caplan-Sauvageau, MacAuley, Applebaum-Hébert, Savard, Gélinas, Bovey, Grisé... Tous ces rapports préconisent un encouragement accru aux arts et à la culture sous toutes ses formes. Pourtant, nous sommes encore réduits à quémander. Que se passe-t-il ?

Il se passe qu'il est facile de parler mais difficile d'agir. Prenons l'exemple de nos ministres de la Culture, de leur nomination plus précisément. Chaque fois qu'un nouveau premier ministre forme son cabinet, il confie les Affaires culturelles à une ministre junior ou à un politicien qui devra faire ses classes. On peut être assuré que la personne titulaire des Affaires culturelles n'aura pas de poids au cabinet. Regardons les faits. Au cabinet fédéral, les propos de Michel Dupuy ne pèsent pas lourds devant ceux de Sheila Copps ou de Lloyd Axworthy. Au cabinet ontarien, les brillantes idées d'Anne Swarbrick sont vite éclipsées par les initiatives de David Cook ou de Ruth Grier. Au cabinet québécois, M^{mes} Marie Malavoy et Rita Dionne-Marsolais n'ont pas fait *vieux os* (elles étaient d'ailleurs dans l'ombre des Louise Beaudoin, Jean Garon et compagnie). Quand un dossier est prioritaire, on demande à un ministre senior de le piloter, quand une politique est essentielle, on veille à ce qu'une ministre senior la développe. Faut-il attendre une crise politique pour que la Culture soit enfin prise en main par un premier ministre ?

En Ontario, au cours des quatre dernières années, on a eu droit à pas moins de trois ministres de la Culture : Rosario Marchese, Karen Haslam, Anne Swarbrick. Ces personnes ont chacune eu beaucoup de bonne volonté politique, mais ont-elles eu l'oreille de Bob Rae ? Récemment, on a eu droit à une refonte administrative où la Culture s'est ramassée avec le Tourisme et les Loisirs, ce qui a eu pour effet de la noyer ! Il est grandement temps de considérer le ministère de la Culture comme un ministère à vocation économique, présidé par un ou une ministre senior qui n'annonce pas de subventions aux entreprises artistiques, mais qui dévoile plutôt les investissements que le gouvernement leur consent en tant que «moteur de notre développement». Il y a des attitudes à changer et si quelqu'un doute encore que les arts rapportent, que les arts sont au cœur de notre économie, je l'invite à lire notre imposant dossier en pages 20-32.

Je viens de parler de «moteur de notre développement». J'ai évidemment volé cette expression à la Société Radio-Canada (Ontario/Outaouais) qui affiche partout — chaque jour sur mon bloc-notes — que «Radio-Canada est le média moteur du développement des francophones». Comme il s'agit de radio-télévision, j'imagine que le développement dont il est question ici en est certainement un qui se veut culturel (pas exclusivement, j'en conviens, mais fortement axé sur la vie culturelle). Pourtant, lorsque je regarde le *Ce soir*, je me pose de sérieuses questions. Il s'agit de la seule émission qui réunit chaque jour tous les francophones de l'Ontario devant leur petit écran. Y parle-t-on de culture ? Trop peu souvent à mon goût !

Chaque soir, vers 18 h 45, nous avons droit à un long bulletin sportif où il est plus souvent qu'autrement question de vedettes américaines, d'athlètes méritoires certes, mais qui font nullement partie de ma culture. Il est vrai que je ne suis pas un mordu du sport, que le théâtre, la littérature et le cinéma meublent entièrement mes loisirs. Et c'est peut-être pour cette raison, précisément, que je me demande pourquoi Radio-Canada (Ontario/Outaouais) n'accepte pas de diffuser chaque soir un bulletin culturel. On le fait à *Bon matin*, avec Johane Despins, pourquoi ne pas le faire au *Ce soir* ?

Qu'on ne vienne pas me répondre que l'Ontario n'est pas Montréal, qu'il n'y a pas assez de matériel culturel ici pour alimenter cinq bulletins par semaine. Si on faisait une entrevue avec chaque auteur qui publie, chaque artiste qui expose, chaque comédien/comédienne qui joue, chaque chanteur/chanteuse ou musicien/musicienne qui se produit, chaque cinéaste qui tourne, on remplirait facilement la case culturelle quotidienne du *Ce soir*. On agirait vraiment en «média moteur du développement des francophones». Qu'on ne vienne pas me répondre que c'est là une responsabilité confiée à *Espace libre*, d'autant plus que cette émission est maintenant reléguée aux oubliettes, cachée dans la grille du vendredi soir, à une heure où les gens sont au cinéma. Je sais par expérience que la majorité des téléspectateurs et téléspectatrices du *Ce soir* ne regardent pas *Espace libre*. Alors, où trouvent-ils leurs nouvelles culturelles, leur identification culturelle ? Une journée sans culture est une journée perdue !

PAUL-FRANÇOIS SYLVESTRE

P.S. : Ces remarques que je formule à l'endroit de la télévision de Radio-Canada s'adressent aussi à la radio, plus particulièrement à *Ontario 30* qui est la seule à rejoindre tous les francophones de la province.